



BIO

Natacha de Pontcharra, d'abord peintre et graphiste puis nouvelliste, commence à écrire pour le théâtre en 1991 à la demande du metteur en scène Lotfi Achour. Elle est l'auteur de : *Œil de cyclone* (Nantes, Festival d'Avignon Off, 1993 éd. Comp'Act), *Cet assassin-là vous aime* (Th. Le Rio, Grenoble, 1991), *Mickey-la-Torche* (Th. 145, Grenoble, 1993 éd. Les Impressions nouvelles AdT 5), *Portrait d'art baptême et mariage* (Th. Le Rio, 1994 éd. Dumerchez), *La Trempe* (La Chartreuse, 1997), *L'Angélie* (La Chartreuse Festival d'Avignon, 1998 AdT 8), *D'Isadora* (Th. le Rio, 2002 éd. Marval), *Temps gâté* (m.e.s. Didier Lelong, Reims, 2003 éd. Paroles d'aube), *Dancing* (Le Cargo, Grenoble, 2000 AdT 12), *Les Ratés* (Th. Le Rio, 2000 AdT 14), *L'Éradication des tâches*, *L'Enfer c'est un paradis qui brûle* (éd. Les Impressions nouvelles), *La Franchise c'est bien...* (AdT 17), *Je m'appelle pas Shéhérazade* (Th. de la Digue, Toulouse, 2004 éd. Lansman), *Le Monde de Mars*.

Ses pièces sont traduites en différentes langues et elle a bénéficié de nombreuses bourses du ministère de la Culture et du CNL. Elle a été auteur associé au théâtre Le Rio de Grenoble dirigé par Lotfi Achour pendant trois ans. Elle est membre des EAT.

ŒUVRES

Dancing

" Un employé, victime de l'abus de pouvoir exercé par son patron, s'est vu forcé de danser dans les toilettes de son entreprise jusqu'à la fermeture des bureaux. L'homme est mort d'une crise cardiaque. " Ce fait divers a déclenché le désir d'écrire *Dancing*. Plus que d'une histoire, il s'agit d'un regard en dérision porté sur le monde du travail, à travers les rencontres des employés dans les sanitaires de leur entreprise. Pouvoirs, séductions, jalousie, bêtise, cruauté et confidences s'exercent dans l'abus comme autant de jeux exutoires dans cette cour de récréation pour les grands, miroir déformant et amplifiant de ce qui se passe derrière les murs.

" ...Bienvenue dans les entrailles de la nouvelle économie, là même où se font et se défont les stratégies les plus mesquines, les complots de licenciement les plus bas. Là où, à l'écart d'un Big Brother devenu "grande compta", loin des stages dynamisation "projets clients", palpitent encore des micro-tragédies souriantes, de petites histoires simples d'amitié et d'humanité. Brillamment orchestré comme un ballet grotesque, peinture surréaliste et sociale d'un système oppressif, texte acéré sur notre cyberépoque, *Dancing* prête à rire et à penser. En résumé : jubilatoire! "

V. M., Le Petit Bulletin, 9 février 2000

Création dans le cadre d'une résidence au Cargo - Scène nationale de Grenoble du 4 au 19 février 2000. Reprise à Villeurbanne au Théâtre Gérard Philipe en avril 2000. Tournée en 2001.

M.e.s : Lotfi Achour. - Scéno. : Lotfi Achour et Daniel Martin. - Lum. : Manuel Bernard. - Cost. : Déborah Benros. - Son : Thierry Rongert. - Rég. gén. : Éric Proust. - Avec : Valérie Druguet, Radhouane Meddeb, Victor Mazzilli, Serge Papagalli, Aurélie Vérillon.

Personnages : 2 femmes - 3 hommes

« HELENE : On change. Quelquefois du jour au lendemain à l'intérieur ça désquatte. On n'est pas prévenu. On se réveille comme chez quelqu'un d'autre. On se retrouve plus dans ses affaires. On marche à côté de ses pompes.

J'ai mis un enfant en route. Mais je ne sais pas sur quelle route.

Tout ce qui jusque-là faisait mon punch, mon stress, mon speed, est secoué soudain d'un grand bogue comme jamais je n'en ai connu. De ces bogues qui vous plantent tout un disque dur bien rempli. Un matin, je me réveille, effacées mes bases, mes données, cette vie bien formatée. Me voilà seule face à un grand bins.

BABOUR : Je vous sens complètement délocalisée.

HELENE : Assez oui.

Je sens que pour moi une nouvelle disquette toute vierge est en train de se tourner et que je ne pourrai plus jamais revenir en arrière. Mais je ne sais que rester là, sur les touches, au bord de tout annuler.

BABOUR : Allons reprenez le dossier, rechargez vos batteries.

Je crois que quelles qu'elles soient, il faut accueillir toutes nouvelles configurations avec optimisation.

HELENE : Oui, j'enregistre bien, mais j'ai du mal à insérer ce qui m'arrive.

BABOUR : Laissez-vous le temps. Les chemins d'accès vers la conversion sont longs et difficiles, pas de raccourci. Tout dépend du type de sauvegarde.

HELENE : C'est un modèle assez récent, 8 semaines d'application mais déjà le collant qui me serre.

BABOUR : Vous n'aviez pas d'anti-virus?

HELENE : Non on faisait attention, on suivait une procédure de protection simplifiée du type éjection de la disquette avant impression et puis quoi un jour il n'a pas dû cliquer assez vite et je me suis retrouvée chargée. Estelle Bouquet ma collègue, me conseille d'aller me faire éjecter.

BABOUR : Ne vous laissez pas pirater par les uns ou les autres. Les modèles des uns ne sont pas forcément les vôtres. Chacun son système. Cela au fond ne regarde que vous et l'heureux revendeur.

HELENE : Lui vous savez c'est de la grande distribution je ne pense pas pouvoir compter sur le service après-vente. Tout au plus il me fournira le listing des instituts opérationnels en IVG, le financement partiel de l'opération et la deuxième tranche à la délivrance. C'est un homme sous contrat depuis 20 ans qui ne se décidera jamais à se séparer de sa filiale. Pour lui je ne me fais pas d'illusion je ne suis qu'une petite fusion sans lendemain. Il a déjà sa petite fabrication familiale et je ne crois pas qu'un nouveau prototype puisse l'intéresser. BABOUR : Allez voir ailleurs, le temps est à la diversification, je suis sûr que votre marchandise pourrait trouver un nouveau repreneur. Il y a toujours moyen d'écouler un stock. Vous pourriez gérer ce petit capital avec un nouvel associé, ou en dernier recours rester comme seule actionnaire. »

La franchise, c'est bien...



Une femme (trop) bien née juge de sa réussite et de sa situation sociale comme d'une catastrophe. Décidée à lutter contre la fatalité de cet héritage de bonheurs tenaces, elle découvre la voie de la dégringolade. Un homme livre la mesure de ses échecs relationnels à travers les errances de son langage, sa langue même construit ses pensées, ses désirs pour mieux les déconstruire au fur et à mesure. Cette double confession moderne médiatique ou psychiatrique est le lieu d'un côte-à-côte où les vies se frottent, électrisées mais incapables de se pénétrer.

«Une écriture jouissive, cruelle et débordante de bons mots, de décalages et de saillies autant verbales que physiques, réminiscences de pulsions bestiales hilarantes et jusqu'alors refoulées, malicieusement mises en exergue et en scène comme seul point de rencontre imaginaire entre ces deux (mal) êtres qui coexistent, sans se voir, s'entendre ou s'écouter.

Hugo Gaspard, Le Petit Bulletin, 20 novembre 2002

Créé au Théâtre Le Rio, Grenoble, 13-30 novembre 2002.

M.e.s. : Lotfi Achour. Avec : Valérie Druguet, Valère Bertrand, Mireille Losco.

La franchise, c'est bien... a obtenu une bourse «Beaumarchais d'aide à la traduction en allemand par Almut Lindner.

Personnages : 2 femmes - 1 homme

À paraître aux Impressions nouvelles.

« LA FEMME [...] Moi aussi, avant, je ne cessais pas d'espérer, tout avait un sens, le plaisir venait ternir tout ce que j'entreprenais. Et même dans les coups durs, je me laissais reprendre par le dessus. L'espoir était toujours au rendez-vous, me laissant craindre que le meilleur était encore à venir. Mais aujourd'hui, c'est bien fini : à peine debout, devant ma glace, je suis soulagée de constater qu'il n'y a plus rien à craindre de ce côté-là.

Quoiqu'il faille rester vigilant, on n'est jamais à l'abri d'une petite relève.

Il en faut peu parfois pour vous remettre à flot, un matin qu'il se mette à faire beau, deux trois bourgeons sur les arbres et voilà que les idées roses vous submergent, on se laisse aller, on quitte son vieux jogging, on met une robe rouge et c'est foutu pour la journée. Mais maintenant j'ai le réflexe : quand je sens que ça me prend, j'appelle Mireille et elle me remet les pendules à zéro. On va faire un tour en grande banlieue, deux trois visites à l'hospice et on s'achève à la maison au tilleul-menthe devant Arte. Faut accepter de se faire aider.

[...]

L'HOMME [...] Enfant j'étais bien seul, seul j'étais vraiment bien. J'étais tout le temps seul mais je le sentais pas. Je le sentais mais bien. Je me sentais seulement bien. Seulement ma mère elle le sentait pas, elle trouvait qu'un enfant avec d'autres c'était mieux. Si ça tenait qu'à elle elle en aurait eu d'autres après mais mon père y tenait pas. Mon père y tenait pas. Mon père tenait à ma mère au début mais après non. Ma mère a jamais trouvé qu'un enfant avec un autre ça aurait été mieux. Ç'aurait été pareil je pense qu'avec mon père parce que les hommes sont différents.

Au début on rencontre quelqu'un, on se dit qu'une fois avec la vie va changer, on est sûr qu'avec on sera plus jamais en dessous, on se dit la vie c'est parti la vie va changer les choses et puis un jour quoi La vie c'est parti et la vie t'a changé quoi Les choses en rien et les gens en tout [...]. »

Les Ratés

Jef et Jeffy, jumeaux de naissance et de malheur, sont nés avec des têtes de rats. La face cachée dans des capuches depuis leur plus jeune âge, ils tentent en vain de s'intégrer dans la communauté humaine. L'exclusion n'est jamais franche et l'intégration hybride, à leur image mi-homme, mi-animale.

Enfermés dehors, dans la périphérie, exclus des groupes et de l'intérieur des lieux, enfermés en eux-mêmes, dans leur peau de rat et dans leur gémellité.

Obsédés par une métamorphose qui leur ouvrirait les portes de la normalité, un jour ils se font des masques d'humains, mais la souffrance et la différence résistent à la dissimulation.

"Pour donner parole à cette histoire, le langage s'est engagé dans l'exploration du plus sommaire de notre langue. Non pour en souligner la pauvreté, mais pour révéler le fonctionnement particulier de la communication lorsqu'elle se fait avec ces outils-là. Quand le jeu devient essentiel à la parole. Quand le mouvement même du dialogue trace l'errance des personnages. Dans cette farce tragique, l'humour est constant, porté par les situations et les jeux du langage et par l'extrémisme des personnages.

Le choix de la gémellité propose au fond une exploration d'une seule personnalité aux aspects contradictoires. Il offre de pouvoir assister au discours intime d'un personnage et à la fois, au discours adressé à l'autre. L'adresse qui est faite au spectateur prend bien souvent la forme qui nous est devenu à tous bien familière, celle du reportage télévisuel.

Natacha de Pontcharra

"C'est une pièce coup de cœur, coup de poing, l'une de celles dont on ne ressort pas indemne et qui vous habite longtemps. Comme si Jef et Jeffy, ces deux anti-héros à tête de rat n'avaient fait au fond que s'échapper de la vie, la vraie, crue, cruelle et tendre tout à la fois, pour mieux raconter leurs difficultés et déboires au pays des hommes. Emblématiques en cela de tous ceux que la vie - handicaps

physiques, financiers et sociaux confondus - relègue au bord de la route. [...] On sourit, on rit et déjà on se surprend à esquisser une larme."
Françoise Chardon, Dauphiné Libéré, 3 octobre 2000

Création au Théâtre Le Rio, Grenoble, septembre 2000 dans le cadre du feuilleton scénique.

Tournée CCAS juillet 2001 et juillet 2002.

M.e.s. : Lotfi Achour. Régie générale : Éric Proust. Avec : Thierry Blanc, Thierry Tochon, Victor Mazzilli.

Personnages : 3 hommes

Publication en tapuscrit Naravas/Théâtre Le Rio - Grenoble.

« JEF : Nos noms : Jef et Jeffy ça leur dit rien.

JEFFY : Ça leur dit rien ça leur dit qu'on a des poils dans le cou.

JEF : Ça leur dit pas des poils dans le cou ça leur dit rien d'en avoir.

JEFFY : D'en avoir ça les étouffe.

JEF : Les poils ça repousse.

JEFFY : Ça leur dit rien d'en avoir au rayon frais

JEF : Au rayon frais question d'image de marque Marc c'est mieux.

JEFFY : Marc c'est mieux Paul aussi c'est bien.

JEF : C'est bien ils disent Jean aussi ça va.

JEFFY : Jean aussi ça va. Ça va bien Jean

JEF : Ça va bien Jean Ça va bien. Les Jean on les prend. S'appeler Jean c'est bien.

JEFFY : Jean c'est bien, ça plaît. Jean ça attire

JEF : Ça les attire les clients.

JEFFY : Les clients, comme les mouches.

JEF : Au rayon fromages y en a.

JEFFY : Y en a plein.

JEF : Sur les blouses, accrochés, on lit les badges

JEFFY : On lit tout avec nos petits yeux.

JEF : Avec nos petits yeux, même petit on y arrive.

La blouse crème : - Jean - Produits du terroir

On n'y arrive pas.

JEFFY : On n'y arrive pas. On voulait la blouse crème

Mais le terroir ça nous reste fermé.

JEF : Ça s'est bloqué d'entrée. Avec nos noms non.

JEFFY : Non. Le client veut savoir d'où ça vient. La patte qu'on lui tend.

JEF : Même un quart de brie de Meaux à pâte molle

Veut le prendre que dans une patte d'origine certifiée. »

L'Angélie

Victor vient de perdre sa mère Ziza T., ouvrière dans une tannerie, et avec elle le secret d'une origine jamais dévoilée. Il revient dans la dernière chambre qu'elle a occupée et découvre un cahier au récit surprenant. Toute la vie de Ziza avant la naissance de son fils est écrite ici. On bascule alors dans un monde magique hors du temps, où une poignée de chasseurs d'ours vivait en paix dans un éden archaïque, confinée sous les bois. Jusqu'au jour où Zakis, le père de la petite Ziza,

trouve un ange mort dans la forêt et, contraint de le hisser au plus haut d'un arbre, accède pour la première fois à la vision du ciel.

« L'Angélie, c'est d'assister à un rêve. D'échapper au monde, de rentrer dans une légende. Ce qui semble traverser cette pièce de toutes parts, c'est le désir. Le désir comme aspiration à se quitter, à s'alléger, à se dépouiller de la pesanteur, du destin tracé. Il est le moteur du mouvement humain, il s'affirme irrémédiablement avec l'obligation de désobéissance, d'égarement. L'Angélie est un mouvement, celui de la tension irrésistible des êtres vers la lumière, la nouveauté, l'autre. L'Angélie est un désir furieux d'échapper au bain de notre siècle. De rentrer nu dans sa légende. De tendre au fond de soi le bout de ses doigts, de réveiller cet enfant trahi par la laideur du monde que l'on berce dans le secret. Et l'emporter... »

Lotfi Achour, metteur en scène

Création à La Chartreuse (Villeneuve-lès-Avignon), du 11 au 19 juillet 1998.
Reprise au Théâtre d'Angoulême et à l'Hexagone du Meylan en mars 1999.

Mise en scène : L. Achour. Scénographie : J. Haas. Costumes : C. Da Costa.
Lumières : M. Bernard et J. Raffort. Musique : H. Torgue. Avec : Th. Blanc, J. Derre, J.-E. Eyoun Deido, M. Goddet, M. Oppenot, A. Verillon, D. Amios, Ch. Delachaux.

Personnages : 4 femmes - 4 hommes

Mickey- la-Torche

Tous les jours, les vies des gens s'étalent en débâcle dans le courant des faits divers. Parfois, de ces tribulations ordinaires, des êtres de légende élèvent une féroce et haute flamme soufflée au fond quotidien, éclairant nos vraies vies d'un reflet nouveau.

Avec Mickey-la-Torche, on se livre à une plongée humaine drôle et cruelle dans le vif d'un «homme de peu», déjà très ébranlé par les convulsions d'un destin familial prodigieusement ordinaire qui, par dépit amoureux et grand désœuvrement, laissera une idée bizarre se troubler en manie tenace, jusqu'à l'illumination absolue.

« [...] Elle écrit vite, droit au but, sans fioriture tout en sachant brouiller les pistes ; il met en scène avec pertinence, saisit ses textes par tous les bouts sans oublier la moindre virgule. Mickey-la-Torche, une histoire de vigile de banlieue loin des poncifs sociopolitiques habituels, est le dernier (et le meilleur) exemple de la pertinence de ce travail à deux. En une heure de monologue interprété par Thierry Belnet, rien ne se passe et tout est dit : ça ressemble plus à un match de boxe qu'à une partie de badminton. »

Pierre Hivernat, Les Inrockuptibles, sept. 1996

Théâtre du Guichet-Montparnasse, du 2 sept. au 12 oct. 1996.
Mise en scène : Lotfi Achour. Scénographie et costumes : Jeremy Hastings. Lumière : Jean Raffort. Machinerie : Eric Proust. Avec : Thierry Belnet.

Personnages : 1 hommes
Éditions Comp'Act.

Toutes les peines du monde

Anne la quarantaine, rentre chez elle, son dîner dans ses sacs en plastique. Ce soir, Anne reçoit toutes les peines du monde, une vieille bande de copines invitées là par un habitué de la maison : un tenace petit cafard du soir... Personnage de notre époque et de ses névroses, Anne nous emporte dans la course folle et décapante d'un parcours placé sous le signe de la boucle de la pensée et du langage. Mots et maux ligotés les uns avec les autres, sauveurs et outils de sa détresse, tracent avec un humour cruel ce parcours de la solitude, du mal-être et du mal d'amour.

«C'est peut être cela une des tentatives, tentation, de l'écriture, de circuler sur ce chemin de crête qui passe au bord de nos gouffres. Ces extrémités de soi, paradoxalement, jouxtent et dépassent nos vies propres et semblent rejoindre les lieux communs qui nous unissent tous. Solitude, folie, enfermement, traverser ce terrible par le rire et la joie du jeu. Un jeu à trois jeux explosant leurs cloisons de façon jubilatoire, celui des mots, du corps, et de l'espace clos d'un lieu de vie, donnés à la même règle, passer un peu de foudre de notre humanité.»
Natacha de Pontcharra

Création prévue en 2007 dans une mise en scène de Lotfi Achour.

Personnages : 1 femmes

« Ces dons-là, pas la peine de les cultiver ça t'oublie pas.
C'est le chiendent de la chienlit, le vélo de la vie
Un héritage familial, certainement,
Papa ou maman difficile de choisir le donateur,
vu le profil ça pourrait même être les deux ensemble,
même divorcés pour les enfants se sont toujours ressoudés
pour bien les appuyer.
Mes parents m'ont toujours appuyée
Comme tout le monde tu aurais préféré de l'argent
mais tes parents, c'est comme ça,
t'ont beaucoup mieux dotée en espèce humaine qu'en espèce financière.
Et ils en étaient fiers, de pas t'avoir élevée de ça, dans le matérialisme.
Partie une main devant, une main derrière, et nitchevo rien dans le porte billets.

Ca t'apprendra, ça t'apprendra tout.
L'école de la vie ça commence petit
Ils pensaient qu'en partant de zéro on pouvait que décoller
grimper aux rideaux
j'ai eu des parents positifs
bien au-dessus du niveau
Ils n'ont pas pensé une fois, qu'en dessous de zéro,
il y a aussi des échelons
mais pas toujours
quelquefois même pas d'échelon
la chute, libre
La chute était très libre chez nous
la parole aussi,
c'était l'époque
on parlait très librement
tous,
également
l'égalité c'était l'époque aussi
tout le monde parlait en même temps, à niveau égal
on s'écoutait si on avait envie, librement
et on se parlait tellement, mais tellement
qu'on ne s'entendait plus
On s'entendait plutôt bien je pense justement parce qu'on ne se comprenait pas
Comme on ne s'écoutait pas heureusement on ne se comprenait pas
C'est une chance qu'on ne mesure pas tout de suite
J'aurai compris les membres de cette famille, je serai partie
Je veux pas faire de peine à maman mais je ne sais même pas si je serai venue
Parce que je crois quand même, c'est personnel, qu'on vient là où on a envie de
venir,
On choisit de naître là en France plutôt, au moins en Europe, chez ces gens là,
même si on ne sait pas vraiment pourquoi, même pas du tout, qu'est ce qui m'a
pris
de naître chez ces gens là. »

Source: http://entractes.sacd.fr/detail_auteur2.php?idauteur=81&l=ma